

CANDIDE OU LA QUÊTE DU BONHEUR

Andrei Fernando Ferreira LIMA¹

« La grande affaire et la seule qu'on doive avoir, c'est de vivre heureux. » -
Voltaire, « Lettre à Madame la Présidente de Bernière » (1722)

RÉSUMÉ : Organisé autour d'un problème philosophique et littéraire bien déterminé, cet article vise à réévaluer la question du bonheur dans le récit *Candide ou l'Optimisme* (1759), de Voltaire. À partir de cette proposition, la présente analyse a pour objet la coordination de ce texte de Voltaire avec l'histoire des idées au siècle des Lumières, donc à renforcer les rapports entre l'oeuvre indiquée et d'autres textes – littéraires ou non – qui portent sur le thème du bonheur. La recherche récente en histoire intellectuelle, surtout les discussions autour de ce concept, montre l'importance de la pensée des Lumières dans la construction de grands idéaux modernes tels que la valeur de l'individu et les droits de l'homme, ce qui met en évidence un enjeu plus profond et plus vaste de la production voltairienne, notamment dans son conte *Candide*.

MOTS-CLÉS : Voltaire, *Candide ou l'Optimisme*, philosophie des Lumières, le bonheur.

¹ Artigo produzido como resultado da Disciplina Monografia (FLMO496), ministrado pela Profa. Dra. Ana Luiza Reis Bedê, FFLCH, USP.

RESUMO: Organizado em torno de um problema filosófico e literário bem determinado, este artigo pretende reavaliar a questão da felicidade na narrativa *Candide ou l'Optimisme* (1759), de Voltaire. A partir desta proposta, a presente análise tem por objeto a relação deste texto de Voltaire com a história das ideias no século das Luzes, mostrando assim a conexão entre a obra indicada e outros textos- literários ou não- que tratam do tema da felicidade. A pesquisa recente em história intelectual, sobretudo as discussões em torno desse conceito, mostra a importância do pensamento das Luzes na construção de grandes ideais modernos tais como o valor do indivíduo e os direitos do homem, o que coloca em evidência um desafio mais profundo e mais vasto da produção voltairiana, particularmente em seu conto *Candide*.

PALAVRAS-CHAVE: Voltaire, *Candide ou l'Optimisme*, filosofia das Luzes, felicidade.

INTRODUCTION :

Dans le livre *Candide ou l'Optimisme*, Voltaire relate l'histoire du personnage éponyme Candide, lors de son périple autour du monde pour trouver le bonheur. À la fois un conte philosophique, un roman d'aventure (récit picaresque), un récit de voyage (en vogue à l'époque) et un roman d'apprentissage (de l'allemand *bildungsroman*), dans cette oeuvre l'auteur met en cause l'optimisme et la doctrine de Leibniz, qui est simplifiée et caricaturée à travers le personnage Pangloss : «Tout est au mieux au meilleur des mondes possibles».

Croyant à ce qui dit son précepteur, Candide cherchera le bonheur au cours d'un voyage initiatique. Mais, afin de réfuter le principe de la philosophie leibnizienne, Voltaire propose un vrai catalogue des malheurs disséminés dans le monde et auxquels le protagoniste doit faire face, pour ensuite trouver le bonheur. Car, d'après Jean Sareil,

Si Candide et ses amis n'avaient été affligés que d'un nombre convenable de souffrances, leur exemple aurait été sans vertu et n'aurait pas offert cette étonnante parabole de la condition de l'homme, aggravée d'une part par les besoins de la propagande antimétaphysique mais, de l'autre, allégée et vivifiée par ce jaillissement comique. (SAREIL, 1967: 49)

La question la plus importante est donc de déterminer si l'itinéraire de Candide est lié à une quête du bonheur. Dans ce cas, on peut dire que le trajet parcouru par le protagoniste est fondamentalement établi par la recherche du meilleur endroit

pour vivre heureux. Ainsi dit, la quête du bonheur et la recherche du meilleur endroit pour vivre sont des enjeux principaux et essentiels du récit.

À ce qui concerne cette analyse, il sera primordial qu'on s'applique sur la question du bonheur tel qu'elle apparaît dans le conte et puis sur les aspects symboliques et de construction d'images qui représentent les différents moments du chemin suivi par Candide pour finalement conquérir le bonheur. Cela dit, le programme de lecture développée dans cet article est réparti et organisé autour de quatre axes thématiques :

1. Les idéaux des Lumières : L'usage de la raison, la foi dans le progrès et l'aspiration à la tolérance et à la liberté font partie de la recherche du bonheur – considérée par les philosophes des Lumières comme le but de l'existence humaine. Tel est le principe capital dans *Candide*.
2. Les constitutifs du bonheur : L'amour et l'amitié, le pouvoir, la satisfaction et d'autres formules présentes dans le conte.
3. L'utopie (les lieux du bonheur) : Manifestation de modèles irréalisables de bonheur (Thunder-ten-tronckh ; les Jésuites du Paraguay ; Eldorado).
4. La leçon philosophique : La question du bonheur à travers plusieurs points de vue (le sens du « jardin »).

L'objectif de cette analyse est donc, ainsi qu'il a été dit plus haut, de réévaluer la question du bonheur dans *Candide* à travers ses rapports avec la philosophie de Lumières et d'autres oeuvres littéraires qui portent sur le même thème, de façon à enrichir les discussions autour de cet aspect du récit traité.

LES IDÉAUX DES LUMIÈRES ET SES INFLUENCES DANS LE RÉCIT DE VOLTAIRE

Le concept de bonheur individuel est récent. Il s'est développé pendant la Renaissance, grâce à l'émergence de la pensée humaniste. L'idée de bonheur, en tant que valeur reconnue, selon Robert Mauzi,

appartient à la fois à la réflexion, à l'expérience et au rêve. On peut la rechercher au sein d'un système de morale, dans la trame d'une vie, à travers une fiction ou dans le simple déroulement de la pensée errante. (MAUZI, 1969 : 09)

C'est ainsi que dans *Candide* la quête du bonheur constitue un centre de gravité, un thème primordial. Cette quête prend une forme propre qui meut le personnage principal, c'est-à-dire, la recherche de Mlle Cunégonde.

Dans cette perspective *Candide* est, évidemment, un roman dit d'apprentissage ou initiatique. On trouve à l'origine de ce genre de récit les nouvelles picaresques espagnoles du XVI^e siècle et plusieurs textes du baroque allemand, dont le terme *bildungsroman* (roman d'apprentissage) est devenu célèbre dans l'histoire de la littérature. Proche du *Lazarillo de Tormes* (1554) et du *Der abenteuerliche Simplicissimus Teusch* (1668), de Hans Jakob Christoffel von Grimmelshausen, *Candide* porte sur le thème de l'itinéraire initiatique qui, effectivement, est défini par rapport à la géographie du conte.

Au début, le héros est le jouet du destin. Il reste d'ailleurs dans cet état et ce n'est que vers la fin de son parcours qu'il prend le pouvoir sur son existence. Dans ce cas, la définition de René Pomeau est exacte:

Un livre bref se répand partout ; piquant, il retient le lecteur ; allant au fait et touchant juste, il modifie ce qui en chacun est le plus inébranlable : cet ensemble d'idées toutes faites qu'on appelle une conviction. (POMEAU, 1964: 10)

Il s'agit de comparer la situation du protagoniste au début et à la fin. À la conclusion de ses multiples périples et aventures, *Candide* parvient à la maturité, il ne se fie qu'à ses expériences et commence à réfléchir et penser lui-même. Au lieu de suivre les préceptes d'autrui, d'accorder sa confiance aux prétendues autorités, le personnage passe à diriger le cours de sa vie, sa destinée. La leçon philosophique du conte est ici primordiale:

Penser librement est un bonheur en soit, et en outre, un moyen d'organiser la vie vers le bonheur. Ce n'est qu'à force de penser que les hommes peuvent parvenir à connaître à fond la vie humaine, et à se persuader que la misère et les malheurs sont la suite du vice, tandis que le plaisir et une vie heureuse sont toujours les fruits de la vertu. (HAZARD, 1961: 246)

La question du bonheur, mise en scène par le récit, trouve des rapports immédiats avec la pensée du XVIII^e siècle, laquelle « découvre, pour la première fois peut-être, que l'existence de l'homme ne se suffit pas à elle-même et réclame une justification » (MAUZI, 1969: 51). Le problème moral du bonheur se pose dès le premier chapitre dans le but d'instruire et d'attirer l'attention du lecteur à propos de ce sujet qui commençait à être discuté dans le cercle des philosophes des Lumières, soit dans le domaine de la littérature, avec Rousseau (*Émile ou de l'Éducation*, de 1752), soit dans le domaine de la politique, avec Montesquieu (*De l'Esprit des Lois*, de 1748).

De cette époque date également le texte d'Émilie du Châtelet, amie intime de Voltaire, intitulé *Discours sur le bonheur* (1779). L'observation critique de ce concept est liée dans ces traités, romans et contes du XVIIIe siècle en France aux droits nécessaires que les penseurs des Lumières revendiquaient à la liberté du savoir, à l'exercice de la raison et au progrès intellectuel de l'humanité.

LES CONSTITUTIFS DU BONHEUR : FORMULES VALORISÉES ET REJETÉES

Ce conte de Voltaire est, en même temps, le récit des péripéties de Candide et de sa quête philosophique. Le personnage développe libre arbitre pour trouver le bonheur. Dans ce parcours initiatique, Voltaire se situe sur un plan pragmatique pour faire la critique de la philosophie de Leibniz, cette figure majeure du rationalisme classique.

Il y a donc un début et une fin de ce périple initiatique pour découvrir les possibilités de bonheur dans le monde. En tout cas, Voltaire donne quelques pistes au long du récit des constitutifs du bonheur, qui se conçoivent à travers sentiments et vertus.

Ce sont ces constitutifs l'amour et l'amitié, car ce sont des sentiments profonds et vrais. L'amour détermine le voyage de Candide autour du monde pour retrouver Cunégonde et la force de l'amitié se manifeste partout dans le conte, incarnée par Jacques, Martin et Cacambo.

Le pouvoir n'est qu'une apparence née du désir. Voltaire repousse cette idée en prouvant sa fausseté. L'histoire des six rois qui ont été détrônés, racontée au chapitre XXVI, montre bien qu'il s'agisse d'une illusion. Le pouvoir ne fait pas le bonheur, il a même peu d'importance.

Au chapitre XXV Candide fait connaissance avec un noble vénitien, le seigneur Pocouranté, qui, malgré avoir tout pour être heureux (richesse, privilèges, culture, etc.), s'ennuie :

« Or ça, dit Candide à Martin, vous conviendrez que voilà le plus heureux de tous les hommes, car il est au-dessus de tout ce qu'il possède. – Ne voyez-vous pas, dit Martin, qu'il est dégoûté de tout ce qu'il possède ? Platon a dit, il y a longtemps, que les meilleurs estomacs ne sont pas ceux qui rebutent tous les aliments. – Mais, dit Candide, n'y a-t-il pas du plaisir à tout critiquer, à sentir des défauts où les autres hommes croient voir des beautés ? – C'est-à-dire, reprit Martin, qu'il y a du plaisir à n'avoir pas de plaisir ? – Oh bien ! dit Candide, il n'y a donc d'heureux que moi, quand je reverrai mademoiselle Cunégonde. – C'est toujours bien fait d'espérer », dit Martin. (VOLTAIRE, 2012: 72-73)

On voit bien que le personnage, revenu de tout, seul et blasé, ne sait que faire de son existence. D'après Voltaire, les satisfactions telles que richesse et privilèges ne suffisent pas pour qu'on puisse trouver le bonheur.

L'UTOPIE : LES LIEUX DU BONHEUR DANS *CANDIDE*

Le mot *utopie* vient du grec et signifie en « aucun lieu/nulle part ». Dès le XVIII^e siècle le sens du mot s'élargit, c'est-à-dire, l'utopie a été considérée un idéal moral, social ou politique qui ne tient pas compte de la réalité. Dans le livre célèbre de Thomas More, écrivain anglais du XVI^e siècle, *Utopie* (1516), il s'agit d'un pays imaginaire qui atteint toute la perfection que l'on peut concevoir ou souhaiter.

Voltaire reprend, donc, une vaste tradition du concept liée à une oeuvre majeure de la pensée ancienne comme *La République*, de Platon, jusqu'aux textes tardifs tels que *The History of Rasselas, Prince of Abssinia* (1759), de Samuel Johnson, qui apparaît vers la moitié du XVIII^e siècle.

Les manifestations de l'utopie dans *Candide* sont celles de Thunder-ten-tronckh, un *locus* immuable, le « paradis terrestre » du protagoniste, où tout est soumis à un pouvoir absolu :

Monsieur le baron était un des plus puissants seigneurs de la Vestphalie, car son château avait une porte et des fenêtres. Sa grande salle même était ornée d'une tapisserie. Tous les chiens de ses basses-cours composaient une meute dans le besoin ; ses palefreniers étaient ses piqueurs ; le vicaire du village était son grand aumônier. Ils l'appelaient Monseigneur et ils riaient quand il faisait des contes. (VOLTAIRE, 2012 : 05)

On voit qu'il s'agit d'un endroit fermé et oppressif gouverné par un grand seigneur qui, ayant le pouvoir, l'exerce de manière suprême et autoritaire.

Une autre utopie est celle des Jésuites du Paraguay, où se confondent le pouvoir politique et le pouvoir religieux :

C'est une chose admirable que ce gouvernement. Le royaume a déjà plus de trois cents lieux de diamètre ; il est divisé en trente provinces. Los Padres y ont tout, et les peuples rien ; c'est le chef-d'oeuvre de la raison et de la justice. Pour moi, je ne voit rien de si divin que Los Padres, qui font ici la guerre au roi d'Espagne et au roi de Portugal, et qui en Europe confessent ces rois ; que tue ici des Espagnols, et qui à Madrid les envoient au ciel : cela me ravit ; avançons : vous

allez être les plus heureux de tous les hommes.
(VOLTAIRE, 2012: 33)

En effet ce sont les utopies rejetées par Voltaire. L'écrivain distille une fine ironie en démontrant les contradictions de ces régimes absolus: « Los Padres y ont tout, et les peuples rien ; c'est le chef-d'oeuvre de la raison et de la justice ».

De l'autre côté, l'utopie valorisée et très voltairienne est celle de l'Eldorado, endroit situé aux jungles de l'Amérique du Sud. Eldorado est un modèle irréalisable, établi dans une atmosphère de liberté et tolérance. Ce pays est utopique dans le sens moderne : un monde parfait, monde de la richesse et du bonheur :

Le pays était cultivé pour le plaisir comme pour le besoin ; partout l'utile était agréable. Les chemins étaient couverts ou plutôt ornés de voitures d'une forme et d'une matière brillante, portant des hommes et des femmes d'une beauté singulière, traînés rapidement par de gros moutons rouges qui surpassaient en vitesse les plus beaux chevaux d'Andalousie, de Tétuan et de Méquinez. (VOLTAIRE, 2012: 41)

L'Eldorado est un lieu écarté et isolé, caractérisé par l'abondance, par l'ordre et l'harmonie. Les qualités de ce pays sont portées au plus haut degré de perfection et on voit tout ce que cette utopie doit à l'imaginaire lié au Nouveau Monde. Mais Voltaire ne croit pas à un monde idéal, où le mal et la souffrance n'existent pas, et il insiste sur l'aspect fantastique et irréel d'une telle idée : l'Eldorado est un monde qui n'existe pas et le héros du récit va le quitter.

LA LEÇON PHILOSOPHIQUE : LE SENS DU « JARDIN »

Le conte philosophique de Voltaire met en scène des idées relatives à l'état de bonheur qui correspondent à trois points de vue épistémologiques distincts dans le chapitre XXX (conclusion): le discours de Pangloss représente la philosophie leibnizienne, le discours du « derviche » représente l'antimétaphysique, et le discours du « bon vieillard » représente la valeur du travail.

Les deux premiers points de vue n'apportent pas de réponse au problème posé par la recherche du bonheur, car, sous la perspective métaphysique, cette question termine pour dépasser l'homme (il faut se rappeler le livre en blanc évoqué à la fin de *Micromégas*). Cette doctrine n'apporte pas le bonheur.

Mais le discours du « bon vieillard » est plus profond et vrai par rapport à son expérience. Le personnage développe une vision personnelle du monde, qui n'est

donc pas absolue ou arbitraire. Les idées énoncées par ce personnage permettent à Candide d'évaluer et de trouver la solution de ses incertitudes :

Je n'en sais rien, répondit le bonhomme ; et je n'ai jamais su le nom d'aucun muphti ni d'aucun vizir. J'ignore absolument l'aventure dont vous me parlez ; je présume qu'en général ceux qui se mêlent des affaires publiques périssent quelquefois misérablement, et qu'ils le méritent ; mais je ne m'informe jamais de ce qu'on fait à Constantinople ; je me contente d'y envoyer vendre les fruits du jardin que je cultive. (VOLTAIRE, 2012: 84).

La solution particulière de Candide pour accéder au bonheur est celle donnée par la maxime qui referme le récit : « il faut cultiver notre jardin ». Le héros renonce aux idéaux métaphysiques et abstraits et favorise une conception ancrée dans la réalité : il faut assurer l'existence grâce au travail.

Ainsi, on peut affirmer que le jardin, en tant que métaphore, a deux sens : le sens objectif et immédiat et le sens symbolique. Le premier correspond aux principes de progrès, de raison et de bonheur admis dans le contexte du siècle des Lumières comme nécessaires au développement intellectuel et social de l'homme. Le deuxième, à son tour, correspond à l'idée d'un bonheur absolu, mais en tout cas réalisable.

Sous la perspective symbolique, la plus productive, le jardin peut être conçu comme un lieu intime, très étroitement lié à l'individu. Cette image du jardin rappelle le *horto conclusus* (jardin écarté) de la tradition latine, un endroit isolé où chacun développe au mieux ses compétences pour trouver le bonheur. Pour Pierre Chartier, l'image de « la métairie, jardin écarté, hâte périphérique, est aussi un lieu comme les autres dans le monde décentré de Candide : un paradis quelconque et choisi » (CHARTIER, 1994: 144)

À la fin du conte, on comprend (en même temps que les personnages) que l'exercice de la philosophie est la source essentielle du bonheur. La conduite morale adoptée par Candide crée des rapports avec la pensée d'Épicure, selon laquelle la « santé de l'âme » se constitue à partir de la pratique de la philosophie, considérée d'abord comme une discipline dont le principal objectif c'est d'assurer le bonheur à ceux qui la cultivent :

Or celui qui dit que l'heure de philosopher n'est pas encore arrivée où est passée ressemble à un homme qui dirait que l'heure d'être heureux n'est pas encore venue ou qu'elle n'est plus. (...) Par conséquent il faut méditer sur les causes qui peuvent produire le bonheur puisque, lorsqu'il est à nous, nous avons tout, et que, quand il nous manque, nous faisons tout pour l'avoir. (ÉPICURE, 2013: 32).

La notion de « cultiver le jardin », c'est-à-dire, la philosophie, car l'image du jardin ne représente que la philosophie, sert donc à indiquer que la quête du bonheur est la seule chose qui peut donner un sens à l'existence humaine.

CONCLUSION :

L'émergence de l'idée de bonheur au XVIIIe siècle est venue former l'un des thèmes essentiels de la pensée des Lumières. Dans ce contexte, la recherche du bonheur a été prise comme question de départ d'un grand nombre de philosophes. Cette réflexion sur le bonheur des hommes s'accompagne de celle portant sur la liberté: l'homme a droit au bonheur et à la liberté et doit agir en considérant ces principes.

Voltaire s'attache à cette question en la posant sous l'angle de la relativité : « La recherche du bonheur, l'homme ne la choisit pas, et l'on peut dire qu'il est à la fois étrangement actif et merveilleusement passif » (MAUZI, 1969: 81). Ainsi, *Candide* apparaît comme l'expérience d'apprentissage d'un individu en face du monde.

À travers le parcours du protagoniste, de ses diverses aventures en différentes géographies, l'auteur va réfuter l'optimisme de Leibniz bien comme tout système philosophique. D'après Voltaire la solution pour trouver le bonheur est ancrée dans la réalité et s'oppose à la métaphysique :

La seule volonté de vivre libre des aliénations ontologiques. Une fois perdu l'éden chimérique des enfances panglossiennes, le conte ne présente que deux lieux où l'on vit vraiment, dans un ordre fragile mais viable, et ce sont aussi les deux seules lieux où la terre se trouve, littéralement, « cultivée ». Le premier est l'Eldorado, le second la petite métairie turque. Deux « jardins » dans *Candide* en fait, le second renvoyant au premier. (MAGNAN, 1995: 204)

Si l'on suit chapitre après chapitre l'ensemble d'événements qui concernent *Candide*, on se rend compte d'une sorte d'évolution positive du personnage. Malgré ses malheurs, il ne se laisse néanmoins pas aller au désespoir et il demeure inébranlable dans son propos d'arriver à trouver le bonheur. À la fin du conte, *Candide* conclut que c'est l'expérience, la pratique, qui assure une part du bonheur de l'homme, d'où résulte la maxime « il faut cultiver notre jardin », laquelle « comporte une idée de résignation nécessaire, un appel au travail, qui éloigne de nous trois grands maux, l'ennui, le vice et le besoin ; et ce jardin lui-même est le symbole de nos limitations. » (HAZARD, 2006: 316)

La liberté, la raison et le progrès, ces trois grands idéaux du siècle des Lumières, inspirent la solution personnelle formulée par *Candide* pour accéder au bonheur. Cela dit, les aspirations philosophiques caractéristiques du XVIIIe siècle

sont présentées dans le conte de Voltaire de façon à renforcer la croyance dans l'amélioration intellectuelle et morale de l'homme.

C'est ainsi que le sens premier du « jardin », le lieu où chacun a sa place et développe au mieux ses compétences, correspond directement à une solution pragmatique en vue du bonheur : le travail. Source essentielle d'assurer l'existence matérielle, le travail rend possible le progrès de l'homme dans tous les domaines et contribue à son bonheur. Telle est la leçon finale de *Candide*.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

CHARTIER, Pierre. *Candide de Voltaire*. Paris: Gallimard, 1994.

ÉPICURE. *Lettre à Ménécée*. Édition présentée, annotée et commentée par Damien Girard. Traduction d'Octave Hamelin. Paris: Éditions Larrousse, 2013.

HAZARD, Paul. *La crise de la conscience européenne (1680-1715)*. Paris: Arthème Fayard, 1961.

_____. *La pensée européenne au XVIIIe siècle. De Montesquieu à Lessing*. Paris: Arthème Fayard, 2006.

MAGNAN, André. (GOULEMOT, Jean. ; MASSEAU, Didier.). *Inventaire Voltaire*. Paris: Gallimard, 1995.

MAUZI, Robert. *L'idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIIIe siècle*. Paris: Armand Colin, 1969.

POMEAU, René. « Chronologie et préface ». In: VOLTAIRE. *Dictionnaire philosophique*. Paris: Garnier-Flammarion, 1964.

SAREIL, Jean. *Essai sur Candide*. Genève: Librairie Droz, 1967.

VOLTAIRE. *Candide ou l'Optimisme*. Paris: Librio, 2012.